

Le plus âgé de la bande n'avait pas vingt ans.

Léon, seul, avait un jour assisté à une représentation donnée par de vrais acteurs sur un vrai théâtre, mais comme la pièce était en langue anglaise et qu'il n'en pouvait comprendre un traître mot, sa science de la scène avait des limites assez peu étendue. Néanmoins, aucun de nous n'ayant dépassé les bornes des cérémonies du collège, Léon était regardé comme le directeur de la troupe future.

Il convient d'ajouter que nous avions lu Racine, Corneille et Crébillon, père et fils. C'était beaucoup, badinage à part; ces maîtres ont écrit de telle sorte qu'il suffit de les lire attentivement pour concevoir les artifices de la mise en scènes et même ceux de la déclamation. Deux ou trois amateurs de notre club arrivèrent, avec ce seul aide à un degré de perfection que je n'ai pas rencontré souvent depuis,—sans compliment pour Racine, Corneille, les Crébillon ou mes amis.

Vous croyez que j'oublie de nommer ici Molière, que tout le monde a dans les mains.

Vous vous trompez de deux façons : je n'oublie pas Molière, et Molière n'est pas dans les mains de tout le monde, le vrai Molière, s'entend. Ce comique affectionne le langage français du vieux temps, avec ses crudités et ses gauloiseries, c'est pour cela que l'on ne cherche pas à le confier à la jeunesse : ainsi nous ne l'avions pas. J'avouerai, sans retard, que nous ne tardâmes pas à nous le procurer et à en tirer profit.

Il fallait nous entendre déclamer :

- Celui qui met un frein à la fureur des flots !
(RACINE)
- Je nomme mes exploits pour nom de mes aïeux !
(CORNEILLE.)
- C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse.
(MOLIÈRE)

Ce qui ne laisse pas d'être remarquable, c'est que, tout en apprenant par cœur force vers et tirades de tragédies et en les débitant entre nous à tout propos, nous ne songions pas le moins du monde à nous en servir sur les planches, en face du pu-

blic :—c'était apparemment, au dessus de nos moyens. Cependant n'allez pas croire que ce bel amour des poètes dramatiques ne nous servit à rien. Au contraire ! Je vous l'ai dit, rien n'est plus propre à nous donner le sentiment, la touche de l'art. Il faut commencer par les vers pour apprendre à dire la prose—de même qu'il faut avoir su faire des vers pour écrire correctement la prose. Si vous ne me croyez pas, allez-y voir, je vous prie.

Le choix de la première pièce tomba sur le *Bourgeois Gentilhomme*. Le voilà à l'étude, comme j'ai appris que l'on s'exprimait dans les théâtres. Jamais pièces n'eût plus de succès, parmi les acteurs car de la jouer en public nous ne pûmes nous y résoudre. Privés de costumes, indécis sur la plupart des rôles, enfin ennuyés de nous-mêmes à force de nous entendre aux « répétitions, » nous nous mîmes dans la tête que le public se moquerait de notre pièce et des acteurs. Hélas ! que nous étions novices ! En a-t-il avalé de rudes, depuis cette crise de notre ingénuité, ce bon public !

N'importe, le *Bourgeois* rentré nous faisait du bien—je veux dire que l'étude acharnée à laquelle nous nous étions astreint pour le mettre sur la scène nous fut infiniment profitable par la suite. Depuis « l'attaque en tierce et la parade en quarte » jusque à « alaba crociam acci bomen alabomen, » tout nous était utile, tout nous frappait les yeux, tout nous charmait.

Le *Bourgeois* mis de côté, nous adoptâmes *Le Proscrit*—drame, comédie, mélodrame enfin. La veine était trouvée.

En quinze jours les rôles furent appris et les accessoires, costumes, etc., etc., préparés. Le soir de la représentation, la salle était comble. L'événement, du reste, assez extraordinaire dans notre ville, motivait cet empressement.

Nous étions d'une joie, mais d'une joie !

Pourtant un nuage planait sur notre félicité...

Ici, en feuilletonniste habile, je mets :

[A CONTINUER.]

HISTOIRE VRAIE.

C'était en 1832, cette année là fut cruelle. Un terrible fléau dont nous avons vu dernièrement les ravages s'était abattu sur le Canada.

On était agité, poussé, étourdi par des terreurs profondes. On fuyait ses parents, ses amis. Chacun cherchait sur la carte du monde un coin préservé.

On avait peur !

Quel mot !

La peur !

Le danger était terrible et surtout la douleur était grande.

En un instant, pères, mères, enfants, étaient séparés par la tombe.

Le fléau entraînait ; et, comme un voleur qui se sent poursuivi, il prenait à la hâte.

On essayait de combattre l'ennemi, mais, hélas avant qu'on eût eu le temps de se concerter pour les moyens de défense déjà bien des victimes étaient tombées. Un grand nombre en tombant avaient laissé des douleurs inconsolables.

Quelquefois, dans une maison on disait : Le voici — On se regardait avec terreur et déjà la victime était choisie.

Cet ennemi, aujourd'hui mieux connu, est aussi plus victorieusement combattu ; mais alors il était inconnu, nouveau et par là même plus terrible.

Il était une épouvantable surprise.

Les plus grands courages étaient ébranlés. On voyait avec terreur passer dans les rues de lourds convois. On ne comptait plus les morts, les cloches